

Extrait du El Correo

<http://www.elcorreo.eu.org/L-ere-touche-t-elle-enfin-a-sa-fin-par-Alastair-Crooke>

# L'ère touche-t-elle enfin à sa fin ? par Alastair Crooke

- Empire et Résistance - « Gringoland » (USA) -

Date de mise en ligne : dimanche 15 août 2021

## **Description :**

L'ère touche-t-elle enfin à sa fin ? Si les républicains et les démocrates parlent comme s'ils vivaient dans des réalités différentes, c'est parce qu'ils le sont (...)  
Alastair Crooke

---

**Copyright © El Correo - Tous droits réservés**

---

### **Si les républicains et les démocrates parlent comme s'ils vivaient dans des réalités différentes, c'est parce qu'ils le sont.**

« Le recul de l'Occident a commencé avec la chute du communisme en 1989 », écrit le philosophe politique John Gray. « Nos élites triomphales ont perdu le sens de la réalité, et dans une succession de tentatives pour refaire le monde à leur image [... ils ont fait naître] le résultat que les États occidentaux sont plus faibles et plus en danger qu'ils ne l'étaient à n'importe quel moment de la guerre froide ».

La décomposition de l'Occident, souligne Gray, n'est pas seulement géopolitique ; elle est culturelle et intellectuelle. Les pays occidentaux possèdent maintenant de puissants corps d'opinion qui considèrent leur propre civilisation comme une force particulièrement pernicieuse. Dans cette vision hyperlibérale, qui est fortement représentée dans l'enseignement supérieur, les valeurs occidentales de liberté et de tolérance sont désormais comprises comme n'étant guère plus que le code de la domination raciale blanche.

On peut se demander si les élites occidentales sont désormais capables de transformer leur [zeitgeist](#) scellé sous vide. Plutôt, l'approche sous-jacente et profondément moralisatrice de cet hyperlibéralisme limite le discours à des positions morales simplistes, tenues pour évidentes et moralement irréprochables. Argumenter le pour et le contre de la *realpolitik* aujourd'hui n'est pas loin d'être une entreprise interdite. En effet, les changements dans le paradigme stratégique mondial, ou même des défis plus larges auxquels il est confronté, ne sont pas abordés de manière sérieuse. Car, cela exigerait un réalisme et une compréhension stratégique, que les leaders d'opinion occidentaux traditionnels rejettent comme défaitistes - voire immoraux.

L'élite métropolitaine étasunienne a converti les acquis culturels en privilèges économiques et vice versa. Elle contrôle ce que Jonathan Rauch décrit dans son nouveau livre, « *The Constitution of Knowledge* », comme le régime épistémique - le vaste réseau d'universitaires et d'analystes qui déterminent ce qui est vrai. Surtout, elle possède le pouvoir de consécration ; elle détermine ce qui est reconnu et estimé, et ce qui est dédaigné et rejeté.

Juste pour être clair, cette dynamique est en passe de devenir la plus grande ligne de démarcation dans la politique mondiale - comme elle l'est déjà dans la politique US et européenne. Cela empire aux États-Unis et en Europe, et cela va se répandre dans la géopolitique. C'est déjà fait. « Ce n'est pas ce que vous voulez ; mais ça vient quand même ». Et si la longue dérive de l'histoire est un guide, elle apportera des tensions accrues et le risque de guerre.

Voici un échantillon (tiré de la chronique quotidienne d'Ishaan Tharoor dans le Washington Post [\[1\]](#)) :

C'est l'une des convergences les moins surprenantes de la planète. L'animateur de Fox News, Tucker Carlson - sans doute la voix la plus influente de la droite américaine, en l'absence d'un certain ancien président - est en Hongrie. Chaque numéro de son émission aux heures de grande écoute cette semaine sera diffusé depuis Budapest. Carlson, comme mon collègue Michael Kranish l'a décrit dans un article approfondi le mois dernier, est devenu la « voix des griefs blancs »... par une coterie d'experts et de politiciens qui s'emparent régulièrement du Parti républicain... Ils sont, de façon virulente anti-immigrés et sceptiques à l'égard du libre-échange et du pouvoir des entreprises... Ils embrassent un sentiment de nationalisme souvent religieux et implicitement raciste, tout en menant une guerre culturelle implacable, contre les peurs perçues du multiculturalisme, du féminisme, des droits LGBT - et du libéralisme au sens large.

L'animateur de *Fox News* n'est pas le seul États-unien de droite à citer l'exemple d'Orban. Dans un récent discours, JD Vance, un capital-risqueur faisant campagne sur une plate-forme nationaliste folklorique à la primaire

Républicaine du Sénat de l'Ohio, a ridiculisé la « gauche sans enfants » aux États-Unis en tant qu'agents de « l'effondrement de la civilisation ». Il a ensuite soutenu le programme d'Orban : en Hongrie, « ils offrent des prêts aux couples nouvellement mariés qui sont annulés à un moment donné si ces couples sont réellement restés ensemble et ont eu des enfants », a déclaré Vance. « Pourquoi ne pouvons-nous pas faire ça ici ? Pourquoi ne pouvons-nous pas réellement promouvoir la formation de la famille » ?

Notre propos ici n'est pas politique. Il ne s'agit pas des mérites perçus par le Washington Post ou Orbàn. Il s'agit de « l'altérité ». Il s'agit du refus d'admettre que « l'autre » peut avoir un point de vue (et une identité) alternatif authentique - même si vous n'êtes pas d'accord avec lui, et n'en acceptez pas le postulat. Bref, il s'agit de l'absence d'empathie.

La « [Creative Classe](#) » (un terme inventé par [Florida Richard](#)) n'avait pas pour objectif d'être une classe élitiste et dominante, affirme David Brooks, l'auteur de « *Bobos in Paradise* » (lui-même chroniqueur libéral du NY Times). Ça vient d'arriver. La nouvelle classe était censée favoriser les valeurs progressistes et la croissance économique. Mais, au lieu de cela, le ressentiment, l'aliénation et un dysfonctionnement politique sans fin ont été créés.

Les « bobos » ne venaient pas forcément de l'argent, et ils en étaient fiers ; ils avaient obtenu leur place dans des universités sélectives et sur le marché du travail grâce au dynamisme et à l'intelligence manifestés dès leur plus jeune âge, pensaient-ils. Mais en 2000, l'économie de l'information et le *boom* de la technologie inondaient d'argent les personnes très instruites.

« *The Rise of the Creative Class* »

2002

de Richard Florida louait les avantages économiques et sociaux que la *classe créative* avait apportés - par lesquels il entendait plus ou moins les « bobos » , précédemment dénommés ainsi par Brooks (les *bourgeois bohèmes* - ou « bobos ». Bohème dans le sens d'être issus de la génération narcissique de Woodstock ; et '*bourgeois*' dans le sens où post-Woodstock, cette *classe* 'libérale' a plus tard évolué dans les échelons supérieurs mercantilistes des paradigmes du pouvoir culturel, entrepreneurial et de *Wall Street*).

Florida était un champion de cette *classe*. Et Brooks admet qu'il les considérait aussi avec bienveillance : « *La classe instruite ne risque pas de devenir une caste autonome* », écrivait-il en 2000. « *Toute personne possédant le bon diplôme, le bon emploi et les bonnes compétences culturelles peut s'y joindre* ».

Cela s'est avéré être l'une des phrases les plus naïves qu'il ait jamais écrites, admet Brooks.

De temps en temps, une classe révolutionnaire surgit qui bouleverse les vieilles structures. Au XIXe siècle, c'était la bourgeoisie, la classe marchande capitaliste. Dans la dernière partie du 20e siècle, alors que l'économie de l'information s'accélérait et que la classe moyenne industrielle se vidait, ce sont les gens de la classe créative, selon Brooks. « Au cours des deux dernières décennies, le pouvoir économique, culturel et social en croissance rapide de [cette classe] a généré un contrecoup mondial qui devient de plus en plus vicieux, dérangé et apocalyptique. Et pourtant, ce contrecoup n'est pas sans fondement. La classe créative, ou peu importe comment vous voulez l'appeler, s'est fusionnée en une élite brahmane insulaire et mixte qui domine la culture, les médias, l'éducation et la technologie ».

Cette classe, qui accumulait d'énormes richesses et se rassemblait dans les grandes zones métropolitaines américaines, créant des inégalités béantes au sein des villes, alors que les prix élevés des logements poussaient les classes moyenne et inférieure à l'extérieur. « *Au cours de la dernière décennie et demie* », a écrit Florida, « neuf

régions métropolitaines états-uniennes sur dix ont vu leur classe moyenne diminuer. Au fur et à mesure que le milieu s'est creusé, les quartiers à travers l'Usa sont divisées en de vastes zones de désavantage concentré - et des zones beaucoup plus petites de richesse concentrée ».

Cette classe a également fini par dominer les partis de gauche dans le monde qui étaient autrefois des véhicules pour la classe ouvrière. « *Nous avons tiré ces partis un peu plus à gauche sur les questions culturelles (valorisant le cosmopolitisme et les questions d'identité), tout en édulcorant ou en inversant les positions démocrates traditionnelles sur les syndicats et les syndicats. Alors que les gens de la classe créative entrent dans les partis de gauche, les gens de la classe ouvrière ont tendance à partir* ».

Ces différences culturelles et idéologiques polarisantes recouvrent désormais précisément les différences économiques. En 2020, Joe Biden a recueilli les voix de seulement 500 comtés environ, mais ensemble, ces 500 représentent 71% de l'activité économique étasunienne. Trump, en revanche, a remporté plus de 2 500 comtés. Pourtant, ces 2 500 ensemble ne génèrent que 29% du PIB. C'est pourquoi les Démocrates se moquent des Républicains, qui refusent le vaccin Covid en tant que « parasites » - car ces comtés bleus sont ceux qui paient massivement les factures résultant de l'infection.

Une analyse de *Brookings* et du *Wall Street Journal* a révélé qu'il y a tout juste 13 ans, les zones Démocrates et Républicaines étaient presque à parité sur les indicateurs de prospérité et de revenu. Maintenant, ils sont divergents et le sont de plus en plus.

Si les Républicains et les Démocrates parlent comme s'ils vivaient dans des réalités différentes, c'est parce qu'ils le sont.

« Je me suis beaucoup trompé à propos des *bobos* », dit Brooks. « Je n'avais pas prévu à quel point nous agirions agressivement pour affirmer notre domination culturelle, la façon dont nous chercherions à imposer les valeurs d'élite à travers des codes de discours et de pensée. J'ai sous-estimé la façon dont la classe créative réussirait à élever des barrières autour d'elle pour protéger son privilège économique... Et j'ai sous-estimé notre intolérance à la diversité idéologique ».

« Quand vous dites à une grande partie du pays que leurs voix ne valent pas la peine d'être entendues, ils vont mal réagir - et ils l'ont fait. La classe ouvrière aujourd'hui rejette avec véhémence non seulement la classe créative mais le régime épistémique qu'elle contrôle... Cette domination a cependant également engendré une rébellion parmi sa propre progéniture.

« Les membres de la classe créative se sont efforcés de faire entrer leurs enfants dans de bons collèges. Mais ils ont également fait grimper les coûts de l'Université et les prix des logements urbains devenus si élevés que leurs enfants se débattent sous des charges financières écrasantes. Cette révolte a boosté Bernie Sanders aux États-Unis, Jeremy Corbyn en Grande-Bretagne, Jean-Luc Mélenchon en France, etc.

« Une partie de la révolte des jeunes est motivée par l'économie, mais une partie est motivée par le mépris moral. Les jeunes regardent les générations au-dessus d'eux et voient des gens qui parlent d'égalité mais qui favorisent l'inégalité. Les membres de la jeune génération voient l'ère de Clinton à Obama - les années de formation de la sensibilité de la classe créative - comme le pic de la faillite néolibérale ».

L'analogie avec la Russie dans les années 1840 et 1860, avec la radicalisation de la génération descendante de leurs parents libéraux, est appropriée.

Le point géopolitique plus large est que si Orbàn, le chef d'un État membre de l'UE est rejeté si péremptoirement comme un fanatique nativiste « *trumpiste* », nous pouvons facilement prédire l'absence d'empathie et de compréhension pour les autres dirigeants mondiaux : qu'ils soient Xi, Raisi ou Poutine.

Nous avons affaire ici à l'idéologie d'une classe dirigeante aspirante qui vise à accumuler richesse et position, tout en affichant ses références progressistes et mondialistes immaculées. Des guerres culturelles insolubles et une crise épistémique, dans laquelle des questions factuelles et scientifiques clés ont été politisées, ne sont essentiellement rien de plus qu'une tentative de conserver le pouvoir, par ceux qui se tiennent au sommet de cette « classe créative » - un cercle étroit d'énormes riches oligarques.

Même ainsi, les écoles subissent des pressions pour enseigner une seule version de l'Histoire, les entreprises privées licencient des employés pour leurs opinions déviantes et les institutions culturelles agissent comme les gardiens de l'orthodoxie. Le prototype de ces pratiques ce sont les États-Unis, qui revendiquent encore leur histoire singulière et leurs divisions comme source d'émulation pour toute société contemporaine. Dans une grande partie du monde, le mouvement [Woke](#) est considéré avec indifférence, ou - comme dans le cas de la France, où Macron l'a dénoncé comme une société « *racialisante* ». Mais partout où ce programme étasunien prévaut, la société n'est plus libérale dans un sens historiquement reconnaissable. Faites tomber le mythe, et le mode de vie libéral peut être considéré essentiellement comme un accident historique.

Quel accident ?

« En 2007, on a demandé à Alan Greenspan, l'ancien président de la Réserve Fédérale US, quel candidat il soutenait lors de la prochaine élection présidentielle. « Nous avons la chance que, grâce à la mondialisation, les décisions politiques aux États-Unis aient été largement remplacées par les forces du marché mondial », a-t-il répondu à propos de la rivalité entre Barack Obama et John McCain. « Mis à part la sécurité nationale, peu importe qui sera le prochain président. Le monde est gouverné par les forces du marché ». (Ce sont les politiques de Greenspan qui ont propulsé les *bobos* à devenir les élus mondiaux, et qui les ont rendus fabuleusement riches.)

« La complaisance de Greenspan a représenté l'apogée du néolibéralisme, un terme souvent mal compris et galvaudé, mais qui reste le meilleur raccourci pour les politiques qui ont façonné l'économie mondiale telle que nous la connaissons : privatisation, réductions d'impôts, ciblage de l'inflation et lois antisyndicale. Plutôt que d'être soumises à des pressions démocratiques - telles que des élections - ces mesures ont été présentées comme irréversibles. « J'entends des gens dire que nous devons arrêter et débattre de la mondialisation », a déclaré Tony Blair dans son discours à la conférence du Parti Travailleuse de 2005 : « Autant vous demander si l'automne doit suivre l'été ».

Mais cela s'est avéré une fausse aube. « J'ai trouvé une faille [dans mon idéologie] », a déclaré Greenspan lors d'une audience au Congrès lors de la grande crise financière de 2008. « Je ne sais pas à quel point c'est important ou permanent ».

**Alastair Crooke\***

[Strategic Culture](#), le 9 août 2021

\***Alastair Crooke**, diplomate britannique, fondateur et directeur du [Conflicts Forum](#). Il a été une figure de premier plan dans le renseignement militaire britannique « *Military Intelligence, section 6* (MI6) » et dans la diplomatie de l'Union européenne. Il a reçu le très distingué ordre de Saint-Michel et Saint-Georges ([CMG](#)), ordre de la chevalerie britannique fondé en 1818.

Traduit de l'anglais pour [El Correo de la Diaspora](#) par : Estelle et Carlos Debiasi

[El Correo de la Diaspora](#). Paris, le 15 août 2021

Cette création par <http://www.elcorreo.eu.org> est mise à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 Unported](#). Basée sur une oeuvre de [www.elcorreo.eu.org](http://www.elcorreo.eu.org)

---

[1] [U.S. conservatives yearn for Orban's Hungary](#)